



Frantz Fanon, la Guerre d'Algérie et la mémoire décoloniale : entre contre-récit historique et pensée de l'émancipation

Frantz Fanon, the Algerian war and decolonial memory: between historical counter-narrative and thought of emancipation

Imene NAHOUI ¹

Laboratoire RIDILCA. Université de Blida 2 | Algérie
Nahoui.imen@gmail.com

Safa OULED HADDAR

Laboratoire RIDILCA. Université de Blida 2 | Algérie
oh.safa@gmail.com

Résumé : Dans *L'An V de la Révolution algérienne*, Frantz Fanon explore la guerre d'Algérie comme un espace de transformation de l'être et du savoir. La lutte y devient acte de guérison collective et de désobéissance épistémique face à la rationalité coloniale. L'écriture fanonienne redonne voix au colonisé, faisant de la mémoire un outil d'émancipation et de reconstruction identitaire. En croisant clinique, politique et philosophie, Fanon forge une pensée située où la révolution devient création d'une humanité nouvelle. La guerre s'impose ainsi comme lieu de libération du savoir et du sujet.

Mots-clés : Fanon, décolonialité, mémoire, émancipation, savoir

Abstract : In *The Fifth Year of the Algerian Revolution*, Frantz Fanon presents the Algerian War as a space of transformation for both being and knowledge. The struggle becomes a collective healing act and an epistemic disobedience against colonial rationality. Fanon's writing restores the colonized voice, turning memory into a tool of emancipation and identity reconstruction. Combining psychiatry, politics, and philosophy, he develops a situated thought where revolution creates a new humanity. The war thus emerges as a site for the liberation of knowledge and subjectivity.

Keywords: Fanon, decoloniality, memory, emancipation, knowledge



La guerre de libération Algérienne (1954-1962) représente un moment charnière dans l'histoire mondiale des luttes d'émancipation. Elle incarne à la fois la contestation radicale du système colonial et la naissance d'un nouvel imaginaire politique. Dans ce contexte, l'œuvre de Frantz Fanon se situe au croisement de l'expérience historique, de la réflexion psychiatrique et de la théorie critique. *Sociologie d'une révolution. L'An V de la Révolution algérienne* (2001) ne se limite pas à une étude sociologique de la guerre,

¹ Auteur correspondant : IMENE NAHOUI | nahoui.imen@gmail.com

mais constitue aussi une tentative de reconfiguration épistémique et un geste de rupture avec les cadres de pensée hérités de la modernité coloniale. Fanon y observe la mutation profonde du peuple algérien engagé dans la lutte de libération, la guerre n'est plus seulement affrontement militaire, mais processus d'auto-crédation collective. « La vieille Algérie est morte », écrit-il, affirmant que le sang versé a fait « lever une nouvelle humanité » (Fanon, 1959 :13). Cette transformation anthropologique, où l'homme colonisé se réapproprie sa dignité et son historicité, correspond à ce que la pensée décoloniale désignera plus tard comme un moment de *désobéissance épistémique* (Mignolo, 2009), c'est-à-dire une rupture avec les catégories eurocentrées du savoir et de l'être. En effet, l'approche décoloniale, élaborée par des auteurs tels qu'Aníbal Quijano, Walter Mignolo, Nelson Maldonado-Torres ou Ramón Grosfoguel, postule que la colonisation n'a pas seulement imposé une domination politique ou économique, mais qu'elle a produit une « colonialité du pouvoir », du savoir et de l'être (Quijano, 2000). Autrement dit, le colonialisme a établi une hiérarchie épistémique durable où l'Occident s'est autoproclamé centre de la rationalité, reléguant les autres peuples à l'altérité et à la non-connaissance. Dans cette perspective, *L'An V de la Révolution algérienne* (2001) apparaît comme un texte inaugural de la décolonialité, Fanon y met en œuvre une pensée située, produite depuis les marges, qui subvertit les épistémès coloniales.

Le texte fanonien fonctionne ainsi comme un dispositif de mémoire décoloniale, il oppose au récit historique colonial un contre-discours où la parole du colonisé devient source de vérité et de savoir. Cette prise de parole, au sens où l'entend Spivak (1988) dans *Can the Subaltern Speak?*, constitue un acte de subjectivation qui arrache la voix subalterne au silence imposé par les structures coloniales de représentation. Fanon transforme ainsi le témoignage en arme épistémologique. En décrivant la guerre comme lieu de reconfiguration de la subjectivité, il anticipe les réflexions contemporaines de Maldonado-Torres (2007) sur la *colonialité de l'être*. La décolonisation est avant tout une reconquête de l'humain, un processus de guérison ontologique face à la déshumanisation systémique du colonialisme. De ce point de vue, *L'An V de la Révolution algérienne* (2001) n'est pas seulement un texte sur la guerre, mais une pratique de décolonisation du savoir. En mobilisant son expérience de psychiatre, Fanon renverse la hiérarchie du regard, pour que l'objectivité coloniale, fondée sur la dissection des « indigènes », cède la place à une écriture engagée, subjective, où le colonisé devient analyste de sa propre histoire. Ce déplacement méthodologique incarne ce que Mignolo (2011) nomme la *pensée frontière* (*border thinking*) : une pensée produite depuis les lignes de fracture du monde colonial, à la fois contre et au-delà de la modernité occidentale. Dans *L'An V de la Révolution algérienne*, cette épistémologie insurgée se manifeste à travers la description du corps, du genre et de la mémoire comme espaces de lutte. Le chapitre « L'Algérie se dévoile » en est un exemple paradigmatique où le dévoilement n'est plus perçu comme simple libération selon la logique coloniale, mais comme scène de résistance symbolique où se rejoue le rapport entre visibilité, pouvoir et identité. Fanon montre que la révolution algérienne n'est pas seulement politique, mais ontologique, reconfigurant la perception du monde et redéfinissant la place du corps, du silence et de la parole dans le champ du pouvoir. Cette relecture décoloniale permet de concevoir la guerre d'Algérie comme un espace de production de mémoire. Là où l'historiographie française a souvent figé la guerre dans le refoulement ou le non-dit (Stora, 1991), Fanon propose une mémoire active, conflictuelle, tournée vers l'avenir. Cette mémoire est à la fois blessure et promesse, selon la dialectique que Ricœur (2000) nomme « mémoire empêchée et mémoire

libératrice ». En ce sens, l'écriture fanonienne est à la fois clinique et politique : elle cherche à guérir le traumatisme colonial par la mise en récit de l'expérience collective. Dans la continuité de cette réflexion, il devient essentiel d'interroger les enjeux épistémiques et mémoriels d'une telle écriture de la décolonisation, afin de comprendre comment *L'An V de la Révolution algérienne* s'impose comme un espace où se rejouent, à la fois, la lutte pour la vérité historique et la reconquête du sujet. La question centrale qui oriente cette étude consiste à se demander comment Fanon articule la guerre de libération à une pensée décoloniale de la mémoire et de l'émancipation, et de quelle manière son texte, à la croisée de la clinique, du politique et du philosophique, opère un véritable décentrement épistémique. Autrement dit, comment son écriture, en rompant avec la rationalité eurocentrée, transforme-t-elle le savoir en instrument de libération et la mémoire en acte de ré-humanisation ? Cette réflexion s'appuie sur l'hypothèse que *L'An V de la Révolution algérienne* constitue bien davantage qu'un témoignage historique, un texte de rupture épistémique, au sens que lui donne Walter Mignolo (2009), c'est-à-dire une contestation du monopole occidental sur la production de la vérité. Fanon élabore un savoir situé, né du contexte colonial, qui s'oppose à l'objectivation du colonisé pour lui restituer la puissance d'une subjectivité agissante. Dans cette perspective, la guerre n'apparaît plus comme une simple lutte politique, mais comme un processus de reconstruction ontologique : une guérison de l'être, pour reprendre les termes de Nelson Maldonado-Torres (2007), face à la déshumanisation systémique imposée par la colonialité du pouvoir. L'étude repose également sur l'idée que cette écriture de la libération, en se déployant entre la douleur et la dignité retrouvée, donne naissance à une mémoire décoloniale. Celle-ci ne se réduit pas à un travail de souvenir, mais relève d'une praxis critique, voire d'une mise en récit du présent de la lutte et de la survie. Par ce geste, Fanon transforme la mémoire en force de création, en espace de résistance et d'avenir. Pour éclairer ces dimensions, la démarche adoptée articule une lecture décoloniale et herméneutique critique du texte. Elle consiste à interroger *Sociologie d'une révolution* à travers trois axes principaux : d'abord, une analyse discursive du rapport entre savoir et pouvoir, qui mettra en évidence la manière dont Fanon renverse le regard colonial pour faire émerger la voix du colonisé. Ensuite, une lecture anthropologique et psychopolitique de la guerre comme expérience de guérison collective, révélant comment la violence devient acte de reconquête de l'humain. Et enfin, une approche mémorielle, inspirée de Ricoeur (2000) et Stora (1991), permettant de comprendre comment le texte participe à la formation d'une mémoire plurielle, à la fois blessée et libératrice. Cette méthode, volontairement interdisciplinaire, vise à restituer la densité du geste fanonien : une écriture où s'entrelacent la clinique, la politique et la mémoire pour faire de la guerre d'Algérie non pas un simple épisode historique, mais le lieu d'un changement de paradigme. L'analyse cherchera ainsi à démontrer que *L'An V de la Révolution algérienne* n'est pas seulement un texte de circonstance, mais une œuvre fondatrice de la pensée décoloniale avant la lettre, où se nouent la lucidité du psychiatre, la révolte du militant et la voix du témoin.

1. La guerre d'Algérie comme laboratoire de savoir décolonial

Frantz Fanon occupe, au moment où éclate la guerre d'Algérie, une position liminale, celle d'un psychiatre formé dans les institutions coloniales françaises, exerçant au cœur d'un dispositif médical et idéologique conçu pour maintenir l'ordre impérial. L'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville, où il officie dès 1953, représente en miniature

l'architecture du pouvoir colonial, un espace disciplinaire où se conjuguent surveillance, pathologisation du colonisé et naturalisation de l'infériorité raciale. Mais Fanon, au lieu de se contenter d'y reproduire la rationalité de la médecine coloniale, en subvertit silencieusement les fondements. Dans ses observations cliniques, il constate que les troubles des patients algériens ne sont pas de simples pathologies individuelles, mais les symptômes d'une maladie collective, le déracinement ontologique produit par la colonisation. Il écrit « Le colonialisme se bat pour renforcer sa domination et l'exploitation humaine et économique. Il se bat aussi pour maintenir identiques l'image qu'il a de l'Algérien et l'image dépréciée que l'Algérien avait de lui-même. » (Fanon, 2001 :14). Le psychiatre devient alors témoin d'un système qui détruit les subjectivités tout en prétendant les soigner. Cette expérience vécue au sein du dispositif colonial agit comme une prise de conscience, le savoir scientifique, lorsqu'il se coupe de l'humain et s'allie au pouvoir, devient un instrument d'asservissement. Ce constat conduit Fanon à franchir un seuil éthique et épistémique, il quitte la position d'observateur neutre pour devenir porte-parole d'une vérité située, celle des colonisés pris dans la tourmente de la guerre. Ainsi, l'acte d'écriture dans *L'An V de la Révolution algérienne* (2001) relève déjà d'une prise de parole décoloniale. En témoignant depuis le lieu du trauma collectif, Fanon accomplit ce que Gayatri Spivak (1988) décrira plus tard comme un acte de subjectivation du subalterne : il restitue la parole à ceux que la machine coloniale avait réduits au silence. Comme il l'écrit « La Nation algérienne n'est plus dans un ciel futur. Elle n'est plus le produit d'imaginaires fumeuses et pétris de phantasmes. Elle est au centre même de l'homme nouveau algérien. Il y a une nouvelle nature de l'homme algérien, une nouvelle dimension à son existence » (Fanon, 2001 :15)

Ce passage du regard clinique à la parole politique fonde une nouvelle position du penseur, non plus celui qui observe le monde, mais celui qui s'y expose, s'y engage et le transforme. Cette évolution de sa posture intellectuelle prépare le terrain pour une critique plus radicale de la rationalité coloniale, ouvrant ainsi la voie à l'émergence d'une pensée située. Ce basculement de l'analyse médicale vers la critique politique inaugure une rupture radicale avec la rationalité coloniale. L'épistémè coloniale, héritée du positivisme occidental, reposait sur la conviction que l'objectivité du savant garantissait la vérité universelle. Fanon montre au contraire que cette objectivité n'est qu'un masque, celui d'une science complice de la domination, d'une anthropologie du pouvoir qui fige le colonisé dans la figure de l'Autre déficient.

En s'affranchissant de ce cadre, Fanon accomplit un véritable décentrement épistémique. Son écriture, profondément incarnée, refuse le surplomb du savoir occidental pour adopter la perspective de l'intérieur, celle du monde colonisé en mouvement. Il pense « depuis la fracture », selon l'expression de Walter Dignolo (2011), c'est-à-dire depuis la frontière entre le centre et la périphérie, entre la norme et l'exclusion. Ce déplacement du lieu d'énonciation, au fondement de la pensée décoloniale, marque la naissance d'une épistémologie insurgée. Dans *L'An V de la Révolution algérienne*, la guerre n'est plus un objet d'analyse, mais un sujet de savoir. Ainsi, Fanon refuse de parler de la guerre, comme le ferait l'historien ou le sociologue, pour parler *depuis* elle :

Le peuple colonisé est idéologiquement présenté comme un peuple arrêté dans son évolution, imperméable à la raison, incapable de diriger ses propres affaires, exigeant la présence permanente d'une direction. L'histoire des peuples colonisés est transformée en agitation sans aucune signification et, de ce fait, on a bien l'impression que pour ces peuples l'humanité a commencé avec l'arrivée de ces valeureux colons (Fanon, 2001 :176)

C'est ce que Quijano (2000) nommera plus tard une résistance à la colonialité du pouvoir, c'est-à-dire à la hiérarchie mondiale des connaissances qui fait de l'Europe le centre de la rationalité et du reste du monde un champ d'expérimentation. Fanon substitue à cette verticalité un savoir horizontal, né de la praxis révolutionnaire et de la mémoire collective. Cette rupture avec la rationalité coloniale ouvre la voie à une pensée située, Fanon ne cherche pas l'universalité abstraite, mais la vérité ancrée dans l'expérience. En cela, il rejoint les prémices d'une philosophie du contexte, d'un savoir incarné dans la lutte. La guerre d'Algérie, dans son écriture, devient un espace de pensée, un laboratoire d'humanité où se recomposent la raison et le sensible, le politique et le vécu. Dans cette continuité, Fanon franchit un nouveau seuil, celui qui conduit de l'objectivité scientifique à l'expérience incarnée, faisant de la connaissance non plus une abstraction, mais une pratique de libération. Le passage de l'objectivité scientifique à l'expérience incarnée est en effet l'un des gestes les plus subversifs de l'œuvre fanonienne. Dans la modernité coloniale, le savoir médical et social se voulait distancier, neutre, garant d'une vérité universelle. Fanon en dévoile la fiction, toute prétention à la neutralité, dans un monde structuré par la domination, revient à légitimer la violence du dominant. Contre cette illusion, il propose un autre rapport au savoir, un savoir insurgé, né du contact direct avec la souffrance et la révolte.

Ce savoir n'obéit pas aux normes académiques, mais à une éthique de la présence. Fanon écrit non pas pour décrire, mais pour transformer ; non pas pour diagnostiquer le mal, mais pour en désarmer la logique. Sa prose, à la fois analytique et prophétique, rompt avec la syntaxe de la neutralité ; elle fait entendre la voix du colonisé, le cri du corps et de la mémoire. L'écriture devient ici un acte de guérison symbolique, une manière d'arracher la pensée à l'abstraction pour la rendre au réel de la lutte. Ce passage de la science à l'expérience s'accompagne d'une politisation du savoir. En intégrant dans son texte les récits de femmes dévoilées, de combattants, de paysans et de malades, Fanon donne à voir un peuple qui se pense lui-même à travers la guerre. Le savoir n'est plus monopole de l'expert ; il devient collectif, mouvant, dialogique. C'est là l'une des intuitions majeures de Fanon, la décolonisation du monde passe nécessairement par la décolonisation du savoir, par la reconquête du droit à penser depuis sa propre histoire.

Ainsi, la guerre d'Algérie apparaît, dans *L'An V de la Révolution algérienne* (2001), comme une scène de renversement épistémique. L'expérience vécue, le témoignage et la mémoire y prennent le pas sur la théorie imposée. L'écriture fanonienne, en s'émancipant de la rationalité coloniale, invente une langue de la libération, une langue qui n'explique pas le monde, mais le refonde. De l'hôpital de Blida à la révolution algérienne, Fanon accomplit le passage d'une science de la domination à une pensée de la délivrance, le savoir cesse d'être un outil de pouvoir pour devenir un acte d'émancipation.

2. L'écriture fanonienne comme contre-récit historique

Si la guerre d'Algérie constitue chez Fanon un basculement de l'ordre du savoir, son écriture en est le prolongement vivant. Dans *L'An V de la Révolution algérienne* (2001), il ne se contente pas d'observer la guerre, il la restitue depuis son intensité même, comme expérience, fracture et renaissance. Loin d'être un essai de sociologie ou un manifeste idéologique, le texte devient un espace de transformation, transformation du regard, du sujet et du sens. Dès les premières pages de *L'An V de la Révolution algérienne*, Fanon

annonce la rupture historique que représente la guerre de libération. Il décrit la naissance d'une Algérie nouvelle, arrachée à l'ordre colonial, où l'expérience de la lutte façonne un homme nouveau, porteur d'une conscience et d'une dignité retrouvées. Cette déclaration inaugure une nouvelle grammaire de l'histoire, où la subjectivité colonisée reprend sa place au cœur du récit collectif et où l'Histoire cesse d'être l'apanage des vainqueurs pour devenir un lieu de recomposition et de libération. Comme le souligne Quijano (2000), la modernité coloniale a produit un savoir hiérarchisé qui marginalise les expériences des peuples colonisés. Fanon, en écrivant depuis la révolution, remet en question cette universalité prétendue du savoir occidental et propose une connaissance située, incarnée dans la lutte, conformément aux principes de la pensée décoloniale développés par Mignolo (2009) et Grosfoguel (2011). La guerre devient pour Fanon un espace de passage et de subjectivation, où le colonisé se découvre capable de se penser, de se dire et d'agir. En choisissant d'écrire depuis la révolution, l'auteur renverse le rapport traditionnel du savoir, la connaissance ne s'impose plus depuis un extérieur, mais se construit dans l'expérience directe du peuple insurgé. Comme le souligne Fanon, « le colonialisme se bat pour renforcer sa domination et l'exploitation humaine et économique. Il se bat aussi pour maintenir identiques l'image qu'il a de l'Algérien et l'image dépréciée que l'Algérien avait de lui-même » (Fanon, 2001 :14). Cette expérience vécue incarne la perspective de la « voix subalterne » que Gayatri Chakravorty Spivak identifie (1988), le sujet dominé arrache à l'histoire la possibilité de parler en son nom propre, de produire un discours qui ne soit pas simplement relayé ou interprété par les structures de pouvoir. La transition du cri à la parole, que Fanon décrit avec force, confirme ce processus de légitimation épistémique, le colonisé, on le sait, ne parle pas. Il crie, mais ce cri, aujourd'hui, s'est organisé et est devenu langage. Ce passage révèle ce que Mignolo (2009) qualifie de désobéissance cognitive, le refus des catégories du maître et l'invention de modalités propres de dire le monde, transformant l'expérience du colonisé en connaissance critique et vivante. Comme le remarque Lugones (2007), la production de savoir depuis les marges implique de subvertir les logiques impérialistes et de réinscrire l'histoire dans la perspective de ceux qui ont été historiquement marginalisés.

Cette réappropriation transforme également la nature du récit historique. Là où l'historiographie coloniale racontait le monde depuis la métropole, Fanon écrit depuis les marges, depuis le maquis, depuis l'hôpital, depuis les corps meurtris et pensants. « Pour le peuple colonisé la valeur la plus essentielle, parce que la plus concrète, c'est d'abord la terre : la terre qui doit assurer le pain et, bien sûr, la dignité. » (Fanon, 1961 :38) Loin de glorifier la guerre, il inscrit la souffrance au cœur du savoir. La mémoire qu'il construit n'est pas muséale ou nostalgique : elle est active, tournée vers la recomposition et la création, faisant du traumatisme un moteur de lucidité et d'émancipation. Traverso (2019) parle de « mélancolie active », désignant la conscience du traumatisme qui ne se fige pas dans la plainte mais se mue en énergie critique. Cette démarche rejoint également la réflexion de Assmann (2010) sur la mémoire culturelle, la réappropriation du passé devient acte de construction identitaire et politique, et non simple remémoration. Bien avant 1954, le colonisateur avait compris que la conquête politique passait nécessairement par la destruction symbolique et culturelle du peuple algérien. La stratégie coloniale ne visait pas seulement le territoire, mais aussi les fondements identitaires qui assuraient la cohésion nationale. En procédant à la désagrégation des structures sociales et culturelles, le pouvoir colonial cherchait à effacer toute forme d'existence autonome et à briser ce que Fanon appelle « la capacité de résistance » du peuple algérien. Au cœur de cette

entreprise se trouvait la femme, considérée comme le noyau dur de l'authenticité et de la continuité de la société. Le voile, symbole de son statut et de sa pudeur, fut perçu comme un obstacle majeur à la pénétration coloniale. Cette analyse s'appuie sur un dispositif colonial bien structuré, nourri par les observations des bureaux arabes, des sociologues et des ethnologues. Ces experts s'accordaient à penser que la domination durable passait par la conquête du foyer et, en particulier, de la femme. Fanon explique avec lucidité dans le chapitre *L'Algérie se dévoile* dans *L'An V de la Révolution algérienne* (2001), Fanon illustre le renversement des signes imposés par le colonisateur, en particulier à travers le corps féminin. Le corps de la femme algérienne, initialement lieu de contrôle et de surveillance, devient un instrument de résistance « Si nous voulons frapper la société algérienne dans sa texture, dans ses facultés de résistance, il nous faut d'abord conquérir les femmes ; il faut que nous allions les chercher derrière le voile où elles se dissimulent et dans les maisons où l'homme les cache. » (Fanon, 1959 : 19). Cette phrase montre que le colonisateur identifie le contrôle des femmes comme stratégique pour maintenir la domination. Cela révèle la volonté du colonisateur de s'emparer de l'intimité du peuple colonisé pour le désarmer moralement et culturellement. Toutefois, Fanon renverse cette logique en soulignant que le voile peut servir de protection et d'espace de résistance, celle de l'extérieur, l'Algérien paraissant gouverner avec une main de fer sa famille, concrétise le système patriarcal prépondérant. Pourtant, Fanon souligne la complexité de cette structure « Derrière le patriarcat visible, manifeste, on affirme l'existence, plus capitale, d'un matriarcat de base. Le rôle de la mère algérienne, ceux de la grand-mère, de la tante, de la « vieille » sont inventoriés et précisés. » (Fanon, 2001 : 23). Cette remarque met en lumière le rôle discret mais fondamental des femmes dans le maintien de la résistance, au cœur même de la sphère domestique. Ainsi, pour le colonisateur, il devenait évident que pour désintégrer la société algérienne, il fallait s'attaquer à ce double système, patriarcal en apparence, matriarcal en substance. Le dévoilement des femmes se présenta alors comme une arme politique :

Dans le programme colonialiste, c'est à la femme que revient la mission historique de bousculer l'homme algérien. Convertir la femme, la gagner aux valeurs étrangères, l'arracher à son statut, c'est à la fois conquérir un pouvoir réel sur l'homme et posséder les moyens pratiques, efficaces, de déstructurer la culture algérienne. (Fanon, 2001 : 25)

Le colonisateur projette sur la femme la responsabilité symbolique de la modernisation et de la rupture avec la tradition. Face à cette entreprise d'aliénation, une résistance instinctive s'organise. Fanon la décrit comme une force de résistance passive, mais prodigieuse, où le haïk, voile traditionnel, devient l'enjeu d'une bataille grandiose opposant la société coloniale, avec sa force et sa philosophie, aux colonisés tenaces. Le vêtement féminin, simple tissu dans la logique coloniale, devient ainsi un signe de refus, un espace de dignité et de silence résistant. Les pressions exercées par les Européens sur les hommes algériens illustrent le degré d'intrusion coloniale dans la vie privée :

Il n'est pas un travailleur européen qui, dans le cadre des relations interpersonnelles du chantier, de l'atelier ou du bureau, ne soit amené à poser à l'Algérien les questions rituelles : Ta femme est-elle voilée ? Pourquoi ne te décides-tu pas à vivre à l'européenne ? (Fanon, 2001 : 23)

Ces interrogations, en apparence anodines, relèvent en réalité d'un dispositif idéologique visant à normaliser la domination et à imposer un modèle culturel occidental. Fanon révèle la violence de ce processus lorsqu'il décrit la mise en demeure du colonisé : « Venir avec

sa femme, c'est s'avouer vaincu, c'est « prostituer sa femme », l'exhiber, abandonner une modalité de résistance. Par contre, y aller seul, c'est refuser de donner satisfaction au patron, c'est rendre possible le chômage. » (Fanon, 2001 :24-25), la situation du colonisé devient alors tragiquement paradoxale : chaque choix implique la perte, soit de sa dignité, soit de sa subsistance. Le dévoilement, dans cette logique, devient une victoire symbolique pour l'occupant :

Ces femmes-épreuves, au visage nu et au corps libre, circulent désormais, comme monnaie forte dans la société européenne d'Algérie. [...] Chaque voile qui tombe, chaque corps qui se libère de l'étreinte traditionnelle du haïk, chaque visage qui s'offre au regard hardi et impatient de l'occupant, exprime en négatif que l'Algérie commence à se renier et accepte le viol du colonisateur (Fanon, 2001 :27)

À travers ce passage saisissant, Fanon met à nu la charge érotique et politique du regard colonial : dévoiler la femme, c'est dévoiler la nation, la rendre visible, donc vulnérable, à l'appropriation symbolique. Cette analyse permet de comprendre la profondeur du geste de résistance incarné par les femmes algériennes. En refusant de se dévoiler, elles ne défendent pas seulement une tradition, mais la dignité d'un peuple, son droit à l'opacité et à l'autodétermination. Le haïk devient ainsi un espace de contre-discours, un bouclier culturel et existentiel face à l'entreprise de déshumanisation. Ainsi, le signe que le colonisateur voulait transformer en instrument de soumission devient un moyen de préserver l'autonomie et d'agir politiquement. Chaque geste du corps féminin devient un acte de résistance ou de négociation avec la domination. Le texte de Fanon révèle que la libération nationale ne peut être comprise sans la participation active des femmes, non pas comme objets d'un discours colonial ou patriarcal, mais comme sujets de la résistance. Leur corps devient le lieu où s'affirme la souveraineté de l'être colonisé, rejoignant, par anticipation, ce que Maldonado-Torres (2007) appellera la « décolonisation de l'être ». Chez Fanon, cette décolonisation passe par le refus de l'assimilation et la réappropriation du corps comme espace de lutte et de dignité. Le sujet dominé retrouve sa capacité de production de sens non seulement par la parole, mais aussi par les gestes et le corps, qui deviennent des lieux d'affirmation et de résistance. De même, la notion de voix subalterne développée par Spivak (1988) éclaire ce processus, le peuple et les sujets dominés s'approprient l'histoire et le langage, et transforment des signes de soumission en instruments d'expression et de réappropriation culturelle. Ainsi, Fanon démontre que ce qui semble être un simple signe culturel, comme le voile, est en réalité un espace stratégique de pouvoir, où l'opprimé peut réaffirmer son humanité, construire du sens et participer activement à la lutte pour la libération. Le dévoilement cesse d'être simple imitation ; il devient geste stratégique, acte politique et lieu de réappropriation. Comme le souligne Gros (2015), la lutte pour la dignité inclut la réappropriation des corps et des pratiques quotidiennes, et non seulement l'action armée. Fanon montre ainsi que la décolonisation est simultanément matérielle, symbolique et épistémique. Cette dynamique se prolonge dans la temporalité et la mémoire. *L'An V de la Révolution algérienne* (2001) se présente comme un contre-récit historique, un texte de mémoire vivante où l'écriture devient un geste de résistance et l'affirmation d'une temporalité ouverte. Ainsi, la révolution ne se fixe pas dans le passé, mais s'écrit dans le présent et réinvente le futur. Par la lutte, le sujet colonisé accède à sa propre humanité « Car il sait qu'il n'est pas un animal. Et précisément, dans le même temps qu'il découvre son humanité, il commence à fourbir ses armes pour la faire triompher » (Fanon, 1961 : 24). Ricœur (2000) décrit cette

démarche comme une « mise en intrigue du réel » la narration devient un outil de compréhension et de recomposition du monde, donnant à la mémoire un rôle actif dans la construction du sens et non plus seulement dans la conservation du passé. De même, Assmann (2010) et Nora (1984) montrent que la mémoire se déploie à la fois comme transmission et comme création, mais Fanon dépasse la mémoire muséale ou symbolique en la transformant en acte de réinvention historique.

En donnant voix aux opprimés et en écrivant depuis la marge, Fanon déplace le centre de l'histoire, transforme la temporalité coloniale et invente une poétique du contre-récit. L'écriture ne rectifie pas simplement le récit colonial, elle déracine sa prétention à l'universalité et fait de la mémoire un acte de projection et d'émancipation. La parole du colonisé devient force émancipatrice, elle guérit de la dépossession, restitue la dignité et permet de réinventer le sens du monde. Le texte de Fanon est ainsi moins une chronique de guerre qu'un laboratoire de pensée décoloniale, où l'Histoire devient simultanément mémoire, expérience et futur. À travers cette écriture, Fanon illustre la convergence entre mémoire, expérience située, corps et langage, donnant à la révolution une dimension épistémique qui dépasse la simple narration pour devenir outil de transformation sociale et politique.

3. La réception et l'influence de l'écriture fanonienne

La réception de l'écriture fanonienne constitue un jalon majeur dans l'histoire des études postcoloniales/décoloniales, et dans la réflexion sur la mémoire historique. En restituant la guerre d'Algérie depuis l'expérience vécue du colonisé, Fanon transforme les paradigmes de l'histoire coloniale, longtemps centrés sur la perspective des vainqueurs. La subjectivité des acteurs dominés devient le point focal du récit, réinterrogeant la légitimité d'un savoir imposé par les institutions coloniales et par la métropole (Quijano, 2000). Ce déplacement épistémique montre que la mémoire peut devenir un outil actif de réappropriation, et non un simple témoignage figé. Dans ce cadre, l'écriture fanonienne se révèle une illustration concrète de la notion de voix subalterne de Spivak (1988), qui insiste sur la nécessité pour les groupes marginalisés d'articuler leur propre expérience et de revendiquer le droit de parler en leur nom, afin de contester la monopolisation du discours historique par le colonisateur. L'impact de Fanon s'étend au champ de la pensée décoloniale, où il constitue un paradigme méthodologique pour la production d'un savoir situé. En donnant priorité à l'expérience et au vécu, il illustre ce que Mignolo (2009) nomme la « désobéissance épistémique », c'est-à-dire la capacité des sujets colonisés à produire leur propre connaissance et à refuser les catégories imposées par le colonisateur. Cette perspective a fortement influencé les recherches contemporaines sur la mémoire historique, la réécriture des archives et la reconnaissance des savoirs situés, telles que celles de Grosfoguel (2011) et Lugones (2007). Elle montre que la mémoire n'est pas seulement un outil de conservation, mais un instrument de transformation sociale et politique, capable de faire émerger des formes de subjectivité et d'agentivité longtemps étouffées par les structures coloniales. Traverso (2019) parle, à cet égard, de « mélancolie active », définissant une conscience du traumatisme historique qui ne se fige pas dans la plainte mais se transforme en énergie critique et en moteur de libération.

L'écriture fanonienne offre également un modèle de pensée critique fondé sur la réappropriation de la parole, du corps et de l'expérience. La transformation du cri en langage légitime, constitue un exemple paradigmatique de production de savoir à partir de

l'expérience directe et de la lutte politique. Maldonado-Torres (2007) souligne que la décolonisation de l'être repose sur cette capacité à réinscrire le sujet dominé comme agent de signification et créateur de sens. Le corps, les gestes et les paroles deviennent ainsi des vecteurs d'émancipation, transformant la mémoire et l'écriture en instruments de résistance (Gros, 2015). Cette approche méthodologique a nourri de nombreuses études sur la subjectivité et l'agentivité dans le cadre postcolonial, notamment sur la manière dont les acteurs marginalisés peuvent réinventer leurs conditions sociales et politiques par la parole et la documentation de leurs expériences.

Par ailleurs, la temporalité que Fanon introduit dans son écriture illustre l'articulation entre mémoire et projection vers l'avenir. Plutôt que de figer la révolution dans le passé, Fanon la conçoit comme un moment fondateur qui ouvre des possibilités : la mémoire n'y est pas simple conservation mais moteur d'action et d'invention sociale. Dans *L'An V de la Révolution algérienne*, l'accent mis sur l'actualité du combat montre que se remémorer, c'est déjà produire et orienter un avenir politique. (Fanon, 2001). Cette temporalité ouverte montre que la mémoire n'est pas seulement rétrospective : elle devient une force créatrice, orientée vers l'action et la transformation sociale. Elle réinvente la relation entre passé, présent et futur, et propose une approche où la mémoire sert de levier à l'émancipation politique et à la reconnaissance de la subjectivité colonisée (Assmann, 2010 ; Nora, 1984). En ce sens, l'écriture fanonienne dépasse le cadre du récit historique classique, elle établit un modèle analytique qui intègre la subjectivité, le corps, le langage et la mémoire comme éléments constitutifs du savoir critique et politique.

Enfin, l'influence de Fanon se manifeste dans la manière dont les recherches postcoloniales contemporaines mobilisent son œuvre. Son écriture inspire la réflexion sur la voix subalterne, la réappropriation des archives, la production d'un savoir situé et la réinvention des récits historiques pour les communautés marginalisées. Elle constitue un cadre analytique permettant de penser la mémoire comme moteur de transformation sociale et politique, où la connaissance cesse d'être un simple héritage académique pour devenir un processus actif, incarné dans le vécu et dans l'expérience de lutte. L'œuvre fanonienne, par sa capacité à articuler mémoire, subjectivité et action, continue d'influencer non seulement la théorie postcoloniale et décoloniale, mais également les pratiques de recherche sur la mémoire et les archives vivantes, offrant un exemple de pensée critique radicalement engagée et transformatrice.

4. Enjeux contemporains et portée universelle

L'influence de l'écriture fanonienne dépasse largement le cadre historique de la guerre d'indépendance algérienne et marque une rupture épistémologique et herméneutique majeure dans la manière de penser le rapport entre savoir, histoire et subjectivité. En redéfinissant la parole du colonisé comme fondement d'un savoir situé, Fanon bouleverse la configuration même de l'autorité historique. Son écriture, en refusant la neutralité scientifique et en assumant une position incarnée, introduit ce que Mignolo (2009) appelle une « pensée située », un geste qui rompt avec la prétention universaliste du discours occidental pour faire advenir une connaissance enracinée dans l'expérience de la lutte et de la dépossession. *L'An V de la Révolution algérienne* se situe ainsi à la croisée du témoignage et de la théorie, inaugurant une forme d'écriture politique où la subjectivité devient instrument de vérité. Cette posture a profondément influencé les études

postcoloniales et les théories de la mémoire. En transformant la parole du dominé en lieu de production du savoir, Fanon ouvre la voie à une historiographie décentrée, qui ne s'écrit plus depuis la métropole mais depuis les marges. Comme le souligne Spivak (1988), la question n'est pas seulement de savoir si le subalterne peut parler, mais de créer les conditions pour que sa parole soit entendue et légitime. Fanon, dans son écriture, anticipe cette problématique : il ne donne pas la parole, il en révèle la genèse. L'histoire cesse alors d'être l'archive des vainqueurs pour devenir, selon Traverso (2019), un champ de mémoire critique une « mélancolie active » qui refuse l'oubli sans s'y enfermer. L'écriture fanonienne devient le modèle d'un contre-récit capable de réorganiser la mémoire historique autour des voix subalternes, non pas dans une logique victimaire, mais dans une dynamique de reconquête symbolique. Dans le champ des études décoloniales contemporaines, l'impact de cette pensée se fait encore sentir. Achille Mbembe (2013) prolonge la réflexion fanonienne en montrant que la colonialité persiste dans les formes contemporaines de domination globale, l'économie, la migration, le contrôle des corps et la hiérarchisation des savoirs. Fanon apparaît dès lors comme le précurseur d'une critique transhistorique de la modernité coloniale. Pour lui, la décolonisation n'est pas seulement une indépendance politique, mais une reconquête de soi : le colonisé cesse d'être défini par le regard du maître et retrouve la capacité de se nommer, de se penser et d'agir. Cette philosophie de l'autonomie politique et cognitive sera prolongée par Maldonado-Torres (2007) et Quijano (2000) à travers la notion de « décolonisation de l'être ». Loin d'un simple anticolonialisme, cette démarche promeut une refondation du rapport entre le sujet et le monde, où la pensée naît du conflit et de la résistance plutôt que de la contemplation. Dans cette perspective, l'écriture fanonienne ne se limite pas à un corpus historique, elle devient un modèle de pensée critique, transmissible et créateur. Elle inaugure ce que De Sousa Santos (2016) désigne comme une « écologie des savoirs », c'est-à-dire un espace de cohabitation entre des formes hétérogènes de connaissance, chacune légitime dans son contexte. Fanon, en inscrivant l'expérience coloniale dans le champ du savoir, légitime la narration comme méthode d'analyse et la mémoire comme instrument de théorie. En d'autres termes, il fait de l'écriture un lieu de transmutation du réel, un lieu où la douleur se fait intelligible et où la subjectivité devient archive. Cette conception transforme l'acte d'écrire en acte politique, une manière de « rendre au monde sa capacité à se dire depuis la souffrance », pour reprendre la formule de Ricoeur (2000) sur la mémoire agissante.

L'actualité de cette écriture se manifeste avec force dans les mouvements postcoloniaux et minoritaires contemporains. Loin d'appartenir au passé, Fanon continue d'offrir un langage critique à ceux qui luttent contre les formes renouvelées d'injustice. Comme le souligne Mbembe (2017), les logiques de racialisation, de dépossession et de contrôle du corps persistent dans la modernité tardive sous des formes globalisées. L'écriture fanonienne, en articulant guerre, corps et parole, fournit une grille de lecture et d'action pour comprendre ces processus. Le corps colonisé, lieu de blessure et d'oppression, devient aussi un espace de résistance et de signification, une idée que Butler (2004) reprendra dans sa réflexion sur la performativité politique des corps vulnérables. En donnant voix à la douleur et en la transformant en discours, Fanon anticipe cette pensée du corps comme texte politique, où la chair blessée devient lieu de vérité. Dans ce prolongement, l'écriture fanonienne offre également des perspectives méthodologiques et épistémiques pour les sciences humaines contemporaines. En situant le savoir dans la lutte

et la mémoire, elle propose une alternative au paradigme positiviste de la connaissance. Le contre-récit, chez Fanon, n'est pas un simple correctif de l'histoire coloniale, il en déplace les fondements. Il enseigne que penser depuis les marges n'est pas un repli identitaire, mais une manière d'ouvrir le champ de l'universel à d'autres formes de rationalité. Cette perspective rejoint l'appel de Chakrabarty (2000) à « provincialiser l'Europe », non pour nier l'universel, mais pour en pluraliser l'accès. Fanon incarne cette universalité décolonisée, fondée non sur la domination, mais sur la réciprocité des expériences humaines.

Enfin, la portée universelle de son écriture réside dans sa capacité à relier mémoire et avenir. Plutôt que de s'attacher au passé comme à une archive close, Fanon conçoit la mémoire comme un mouvement de recreation et de projection, elle n'est pas commémoration, mais acte d'invention. Dans *L'An V de la Révolution algérienne*, l'histoire de la lutte devient une énergie de transformation, une force tournée vers la construction d'un monde nouveau. Cette dynamique rejoint la conception ricœurienne d'une « mémoire juste » (Ricœur, 2000), c'est-à-dire d'une mémoire qui ne vise ni la vengeance ni l'oubli, mais la reconnaissance et la transformation. L'écriture fanonienne devient dès lors un acte de réhabilitation de la parole confisquée, du corps asservi, de la dignité bafouée. Elle institue une éthique de la narration, où raconter l'histoire depuis les marges revient à refonder la possibilité d'un avenir commun. Ainsi, l'œuvre de Fanon ne se clôt pas sur la guerre d'Algérie, elle ouvre un horizon théorique et politique qui traverse les continents et les époques. En articulant expérience, langage et savoir, *L'An V de la Révolution algérienne* demeure un laboratoire de pensée décoloniale. Son écriture, à la fois clinique et poétique, relie la guérison du sujet à la guérison du monde. Elle rappelle que l'émancipation n'est pas seulement un fait politique, mais un travail de la mémoire et du sens, un effort pour dire autrement l'humain. En ce sens, l'écriture fanonienne incarne l'un des gestes fondateurs d'une modernité décentrée, une modernité où la parole des opprimés devient le lieu d'une universalité renouvelée. Ainsi, l'œuvre de Fanon ne se clôt pas sur la guerre d'Algérie, mais ouvre un horizon théorique et politique où mémoire et émancipation se rejoignent. Cette perspective sera résumée dans la conclusion suivante.

Conclusion

L'œuvre de Frantz Fanon, et plus particulièrement *Sociologie d'une révolution*. *L'An V de la Révolution algérienne* (2001), dépasse largement le témoignage historique pour devenir un moment fondateur de la pensée décoloniale. La guerre, loin de se limiter à un contexte, s'y transforme en laboratoire du savoir et de la subjectivité. En inscrivant la lutte algérienne dans un processus de transformation intellectuelle et existentielle, Fanon montre que la décolonisation implique la refondation du langage, du savoir et de la manière d'être au monde. Son écriture prend naissance depuis la position du dominé, à partir des marges, et s'y invente un espace de vérité et de sens. Ainsi, le texte accomplit un double mouvement qui témoigne de la violence coloniale tout en construisant une rationalité alternative, profondément enracinée dans l'expérience vécue du peuple insurgé. La pensée fanonienne, forgée au cœur de la guerre, dépasse pourtant le contexte algérien immédiat. En plaçant la guerre au centre du processus de subjectivation, il convertit la souffrance collective en puissance réflexive et transforme le corps meurtri, la parole arrachée et la mémoire fracturée en instruments de recomposition du monde. Contre les catégories imposées par la raison occidentale, il propose un savoir qui naît de la

fracture et de l'expérience du combat, où la vérité se forge dans le vécu. Ce geste constitue une forme de désobéissance épistémique qui refuse l'illusion d'une neutralité scientifique et affirme la nécessité d'un savoir incarné, traversé par l'histoire et la chair. Dans ce cadre, *L'An V de la Révolution algérienne* se présente comme un contre-récit historique et mémoriel dans lequel la guerre devient espace de parole et de reconstruction. En confrontant les blessures du passé, Fanon redonne à la mémoire une fonction active qui dépasse la simple conservation et s'apparente à un travail de réhumanisation. À l'instar de Ricoeur, il conçoit la mémoire comme médiation entre la douleur et l'espoir, entre la perte et la création, et revendique le droit de se réapproprier le récit de soi. Se souvenir devient ainsi un acte de résistance et une praxis politique capable de restaurer la dignité du sujet. Au-delà du contexte algérien, l'écriture de Fanon fournit une grille de lecture précieuse pour les luttes postcoloniales contemporaines. Ses analyses sur la domination, la dépossession et la réappropriation du corps résonnent encore dans les combats antiracistes et décoloniaux. En articulant guérison psychique et libération politique, il fait du soin un geste révolutionnaire et du récit un espace d'émancipation, et cette convergence entre clinique, politique et mémoire confère à son œuvre une portée transhistorique qui rappelle que la décolonisation de l'être demeure inachevée tant que persistent les hiérarchies du savoir et les formes subtiles de domination symbolique. *L'An V de la Révolution algérienne* ouvre un horizon où l'humanité se reconquiert et où la parole, renaissant de ses ruines, réinvente le monde. En transformant la mémoire en acte créateur et le savoir en instrument d'émancipation, Fanon inscrit la révolution algérienne dans une histoire universelle de dignité et rappelle que penser dans un monde marqué par la colonialité n'est jamais neutre, qu'il s'agit d'un engagement éthique et politique, d'une manière pour le savoir de retrouver sa fonction première, celle de libérer l'humain.

Références bibliographiques

- ASSMANN, A. 2010. *La mémoire culturelle. Écrire, rappeler et oublier*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- BUTLER, J. 2004. *Precarious Life: The Powers of Mourning and Violence*. London : Verso.
- CHAKRABARTY, D. 2000. *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference*. Princeton : Princeton University Press.
- DE SOUSA SANTOS, B. 2016. *Épistémologies du Sud. Mouvements citoyens et polémique sur la science*. Paris : Desclée de Brouwer.
- FANON, F. [1959] 2001. *Sociologie d'une révolution. L'An V de la Révolution algérienne*. Paris : La Découverte.
- FANON, F. 1961. *Les damnés de la terre*. Paris : François Maspero.
- GROS, F. 2015. *Désobéir*. Paris : Albin Michel.
- GROSFUGUEL, R. 2011. « Decolonizing Post-Colonial Studies and Paradigms of Political-Economy: Transmodernity, Decolonial Thinking, and Global Coloniality » dans *Transmodernity: Journal of Peripheral Cultural Production of the Luso-Hispanic World*, vol. 1, n° 1, p. 1-38.
- LUGONES, M. 2007. « Heterosexualism and the Colonial / Modern Gender System » dans *Hypatia: A Journal of Feminist Philosophy*, vol. 22, n° 1, p. 186-209.
- MBEMBE, A. 2013. *Critique de la raison nègre*. Paris : La Découverte.
- MBEMBE, A. 2017. *Politiques de l'inimitié*. Paris : La Découverte.
- MALDONADO-TORRES, N. 2007. « On the Coloniality of Being: Contributions to the Development of a Concept » dans *Cultural Studies*, vol. 21, n° 2-3, p. 240-270.
- MIGNOLO, W. D. 2009. *La désobéissance épistémique. Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*. Paris : Éditions L'Harmattan.
- MIGNOLO, W. D. 2011. *The Darker Side of Western Modernity: Global Futures, Decolonial Options*. Durham : Duke University Press.
- NORA, P. (dir.). 1984. *Les Lieux de mémoire*, t. I. Paris : Gallimard.

- Quijano, A. 2000. « Coloniality of Power, Eurocentrism, and Latin America » dans *Nepantla: Views from South*, vol. 1, n° 3, p. 533-580.
- RICŒUR, P. 2000. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil.
- SPIVAK, G. C. 1988. « Can the Subaltern Speak? » dans Nelson, C. et Grossberg, L. (dir.). *Marxism and the Interpretation of Culture*. Urbana : University of Illinois Press, p. 271-313.
- STORA, B. 1991. *La gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie*. Paris : La Découverte.
- TRAVERSO, E. 2019. *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée (XIXe-XXIe siècle)*. Paris : La Découverte.